

PRIX DES ABONNEMENTS
Rio de Janeiro... 3 mois... 25000
6 mois... 45000
1 an... 85000
Provinces... 6 mois... 25000
1 an... 45000
Pays de l'Union Postale... 40 FRANCS PAR AN

LE MESSAGER DU BRÉSIL
Bibliotheca Nacional
No. 48.
JOURNAL BI-HEBDOMADAIRE

Années... 1884
Reclames... de gré à gré
Le montant des abonnements et des insertions peut être remis à l'Administration en timbres-poste de tous les pays.

131 Rua Sete de Setembro — Rédaction, administration et imprimerie du MESSAGER DU BRÉSIL et de la REVUE DE FRANCE ET DU BRÉSIL — 131 Rua Sete de Setembro
REVUE DE FRANCE ET DU BRÉSIL et MESSAGER DU BRÉSIL réunis: 6 mois, 125000; 1 an, 218000 (pour Rio) — 6 mois, 150000; 1 an 308000 (provinces du Brésil) — 75 Francs par an pour les pays de l'Union Postale.

Le 2^{me} fascicule (septembre 1884) de la Revue de France et du Brésil est en vente au bureau du Messenger du Brésil et à la librairie Faro & Lino, rua d'Ovidor, n. 74.

O 2^o fa-cúlo (Setembro de 1884) da Revue de France et du Brésil acheta-se à venda no escriptorio do Messenger do Brasil e na livraria Faro & Lino, rua do Ovidor n. 74.

livres en diverses langues sur la colonisation, la collection de la Revue Sud-Américaine, diverses autres choses encore.

lilia, muitas outras obras, escriptas em diversas linguas, sobre colonizaçã, a colleção da Revista Sul-Americana, e muitas outras cousas ainda.

Le Diálogo de S. Paulo nous avait même accusé à l'époque, d'avoir donné des chiffres trop favorables, c'est-à-dire trop élevés; nous avons insisté sur les causes passagères de la crise actuelle, la baisse du prix du café, la rareté de la main-d'œuvre; et surtout nous avons fait voir que, loin de diminuer, la production avait très rapidement augmenté.

O proprio Diálogo de S. Paulo aqui ha tempos lancou-nos a accusação de que tinhamos dado algarismos muito favoraveis, isto é, demasiadamente elevados; insistimos sobre as causas passageiras da crise actual, sobre a baixa do preço do café, escassez de mão de obra e sobre tudo isso fizemos sobressahir que, longe de diminuir a produção, tinha augmentado muito rapidamente.

BRÉSIL

Rio, 2 Novembro 1884.

NOTRE NOUVEAU FORMAT

Nous croyons répondre à un vœu général en modifiant la forme de notre publication. Dans notre siècle à la vapeur, le lecteur aime à trouver le premier coup d'œil le renseignement dont il a besoin ou l'article qui l'intéresse. Couper les pages d'un journal et en parcourir les huit feuilles constitue pour un grand nombre une perte de temps.

Aussi, n'avons-nous pas hésité à répondre à des désirs si bien fondés et nous avons transformé notre mode de publication. Nous réservions cette surprise à nos lecteurs; du reste nous avons cru inutile de les en informer à l'avance: étant de l'école de ceux qui ont pour devise Res non verba, et persuadés d'ailleurs que cette modification serait bien accueillie par eux.

Les articles qu'il a consacrés aux principales questions du jour, la sincérité de ses appréciations, les études de toutes sortes auxquelles il a ouvert ses colonnes, lui ont créé, pour ainsi dire, une place à part dans la presse périodique de Rio.

Cette place, la Direction n'épargnera rien pour mériter de la conserver. Nous n'avons pas de nouveau programme à faire. Le public à l'œuvre sous les yeux et il peut juger de l'effort constant que nous avons fait pour réaliser les promesses du début. Il peut être assuré que cet effort sera toujours le même et que, s'appuyant sur le concours constant et suivi de ses lecteurs, le Messenger du Brésil développera graduellement son cadre et augmentera la variété de ses études.

LE BRÉSIL EN EUROPE

Nous reproduisons plus loin les appréciations que M. de Molinari a récemment consacrées au Brésil; elles ont fait ici un certain bruit, et elles le méritent tant par la valeur de celui qui les a signées, que par l'importance du Journal des Débats où elles ont été publiées.

Elles contiennent, à côté de parties très justes, des erreurs de faits, ou des jugements exagérés, que nos confrères du Paiz ont relevés dans des termes auxquels nous nous associons d'autant plus volontiers que M. de Molinari nous a fait l'honneur d'emprunter au Messenger une partie, bien faible on le verra, de ses renseignements.

Nous voudrions seulement tirer de ces faits une conclusion absolument indispensable. Voici un économiste de grande valeur, un publiciste justement apprécié qui désire s'occuper du Brésil, et mettre à sa disposition une tribune importante. Il cherche des renseignements récents et précis; il n'en trouve pas. S'il s'occupait de la République Argentine, on lui offrirait à l'ambassade une petite bibliothèque, notamment le récent et volumineux rapport sur la province de Buenos-Ayres, un autre rapport en français, très complet, écrit à propos de la dernière exposition de Buenos-Ayres, un livre sur le climat et la salubrité publique, d'autres petits

BRAZIL

Rio, 2 de Novembro de 1884.

O NOSSO NOVO FORMATO

Julgamos interpretar a vontade geral modificando o formato da nossa publicação. Neste seculo do vapor, o leitor satisfaz-se quando encontra, à primeira vista, a informação que necessita ou o artigo que interessa-o. Cortar as folhas de um jornal o percorrer as suas oito paginas constitua, para muitos leitores, perda de tempo.

E por isso não hesitamos em corresponder a aspiração tão legitima e transformamos o modo da publicação. Preparamos esta surpresa aos nossos leitores, e mesmo, pen-amos ser inutil informá-los previamente, porque somos da escola dos que têm por divisa—Res non verba, nutrido, todavia, a esperança que esta modificação seria bem aceita por elles.

O Messenger do Brasil já mostrou o que queria e o que podia.

Os artigos que dedicou às questões actuaes, a sinceridade das suas apreciações, os estudos de toda a especie que encorrou as suas columnas, eram-lhe, por assim dizer, logar especial na imprensa periodica da côrta.

A direcção nada poupára para conservar a posição conquistada. O nosso trabalho permitte ao publico avaliar o esforço constante que fazemos para a realização das nossas promessas, e dispensa-nos fazer programma novo.

Podem os nossos leitores confiar que não arretrará a nossa dedicação, e que, escudado pelo constante apoio que o publico lhe tem dispensado, o Messenger do Brasil desenvolverá gradualmente seu campo de ação e a variedade de seus estudos.

O BRAZIL NA EUROPA

Vão adiante publicadas as apreciações que o Sr. Molinari fez recentemente acerca do Brazil; e causaram aqui um certo ruido, tanto pela importancia daquelle que as assignava, como pela importancia do Journal des Debats que os publicou.

Do lado de muitas cousas exactas, ellas contém erros de factos ou julgamentos exagorados que os nossos collegas do Paiz apontaram em termos, a que nos associamos de muito bom grado, tanto mais quando o Sr. Molinari fez-nos a honra de extrahir do Messenger uma parte, muito fraca como vão ver, de suas informaçoes.

Destes factos ora apenas a nossa vontade tirar uma conclusão absolutamente indispensavel. Eis aqui um economista de grande valor, um publicista com razão apreciado, que de joia occupar-se com o Brazil e pôr à sua disposição uma tribuna importante. Pôr-se a procura de dados recentes e precisos, e não os acha. Si se occupasse da Republica Argentina, off-receber-lhe-iam, na embaçada, uma pequena bibliotheca e principalmente o recente e volumoso relatório sobre a provincia de Buenos-Ayres, um outro relatório em francez, muito completo, ecripto a propósito da ultima exposição de Buenos-Ayres, um livro sobre o clima e salubridade pu-

Il veut parler du Brésil; que trouverait-il comme sources récentes et sérieuses de renseignements? rien ou presque rien; et tandis que, pendant ces dernières années par exemple, la République Argentine fait partout représenter, dans les sociétés, dans les congrès, le Brésil, lui, se laisse simplement attaquer ou colonnier, comme cela est arrivé au congrès de la paix de Berne, comme cela s'est reproduit au congrès plus récent de la Haye, où le délégué sanitaire de Buenos-Ayres, M. Coni, a insisté sur l'absence de la fièvre jaune et d'autres maladies pestilentielle qui désolent les pays voisins.

Le résultat est le suivant: quand on veut parler du Brésil on puise où l'on peut des renseignements épars; on lit de très courtes brochures, de plus courts articles: on les agrège, on les relie avec des idées et des conclusions à l'étranger, et malheureusement ne sont pas applicables; et le pays qui devrait profiter de publications faites, comme celle-là, dans un but évidemment favorable, en perd tout le bénéfice. Il se plaint ensuite qu'on ne le connaît pas, ou qu'on le connaît mal, et il oublie qu'il n'a presque rien fait pour se faire connaître.

Personne ne peut le nier, le Brésil dans la phase évolutive qu'il traverse, aurait, plus qu'aucun autre pays neuf, besoin d'être étudié avec beaucoup de soin. Il présente mélangées les questions les plus diverses, et il les présente sous des aspects entièrement spéciaux. L'esclavage y existe encore; l'immigration y est commencée, et les deux problèmes pour beaucoup doivent être résolus l'un par l'autre. La liberté de la presse est absolue; mais les *de pedidos* et les *testas de ferro* compliquent tout jugement. Les finances paraissent peu florissantes; mais les ressources sont immenses, et les dettes sont petites par rapport au nombre des habitants. La vie politique paraît active; mais elle est factice puisque les deux partis, libéral et conservateur, ne représentent que des étiquettes qui ont trompé M. de Molinari, comme elles trompent tous les Européens.

Que d'autres exemples nous pourrions citer! Tous prouveraient la nécessité urgente pour le Brésil de se faire mieux connaître, s'il veut entrer en relations plus intimes avec les autres pays civilisés, et lui demander les capitaux et les bras dont il a absolument besoin, s'il ne veut pas stationner, c'est-à-dire rétrograder. Du reste le Brésil est assez riche, il est assez favorisé, il a déjà réalisé d'assez considérables progrès pour pouvoir être montré tel qu'il est, sans excès de louanges et avec vérité.

Et cependant, la situation est devenue véritablement pénible pour ceux qui essayent de satisfaire à un véritable besoin; et l'honneur que nous a fait M. de Molinari nous force à insister.

Un journal auquel nous croyons inutile de répondre, jugeant au-dessous de nous de telles imputations, expliquait par l'intérêt personnel les publications qui souvent sont faites au sujet du Brésil: or, les personnalités qu'il mêlait à cette polémique *de pedidos* ont justement fait, à leurs frais, diverses publications coûteuses, sans jamais recevoir même pour celles qui l'on a louées, ni indemnisation ni remerciements.

Voilà les petits côtés: passons aux autres. M. de Molinari nous emprunte des chiffres d'où il conclut que les cultures de café sont en pleine décadence: la conclusion n'est point de nous.

Elle quer fallar sobre o Brazil, o que achara como fontes recentes e sérias de informaçoes? Nada, ou quasi nada, durante estes ultimos annos. E emquanto, por exemplo, a Republica Argentina se faz r presentarse em toda parte, nas sociedades ou nos congressos, o Brazil vai se implesmente deixado-se atacar e coloniar, como aconteceu no congresso da paz de Berne, como mais recentemente reproduzio-se no congresso da Haye, em que o delegado sanitario do Buenos-Ayres, o Sr. Coni, insistiu sobre a ausencia da febre amarella e de outras do-nças pestilenciaes que assolam os paizes vizinhos.

Quando queremos fallar do Brazil é isto o resultado: servem-se do dadas e-parsos, leem brochuras muito curtas e ainda mais curtos artigos, aggrégam-nos, ligam-nos com idéas e conclusões à europaeas, em que infelizmente não são applicaveis e o paiz que devia aproveitar com publicaçoes d'assas que foram feitas com um intuito evidentemente favoravel, perde o que devia lucrar, e quiza o da não o conhecem ou de o conhecem mal, e esquecem que quasi nada fez para ser bem conhecido.

Não ha negar; o Brazil na phase evolutiva que atravessa, teria mais do que nenhum outro paiz novo necessidade de ser estudado com muito cuidado.

Elle apresenta de enroita as mais diversas questões, o sob aspectos inteiramente especiaes. N'allo ainda encontramos a escravidão; a imigração está apenas em começo, e para muitos, os dous problemas devem ser resolvidos um pelo outro; a liberdade da imprensa é absoluta, mas o *de pedidos* e os *testas de ferro* completam todo julgamento.

As finanças estão pouco floccitantes mas os recursos são enormes, as dividas são pequenas em relação à população. A vida politica é activa, mas é ao mesmo tempo facticia visto que os dous partidos, conservador e liberal só têm do d'frente os titulos, que indolizam o Sr. Molinari a erro, como induzem a todo e qualquer europaeo.

Quantos mais exemplos pudemosos citar, viriam todos apenas servir para mostrar que o Brazil tem necessidade urgente de se fazer conhecer no estrangeiro, se quizer entrar em relações mais intimas com os outros paizes civilizados, e pedir-lhes os capitales e braços de que tem absoluta necessidade, se não quizer estacionar, isto é, retrogradar. Domai, o Brazil é bastante rico, é bastante favorecido e já realizou sufficientes progressos para poder se exhibir tal qual é, sem louvanças e com verdades.

Entretanto a situação tornou-se, verdadeiramente penosa para aquellos que tentam satisfazer a uma verdadeira necessidade; e forçá-nos a insistir sobre a honra que deu-nos o Sr. Molinari.

Um jornal, a que não nos damos ao trabalho de responder, porque julgamos muito acima do tas impugnações, explicava pelo interesse pessoal, as publicações que quasi sempre fazem-se a correa do Brazil: ora, as personalidades que elle mettia n'esta polêmica dos *de pedidos*, fizeram juntamente varias publicações custosas, mas a expensas suas, e sem jamais receber, nem por aque las que lhes grangearam elogos nem indemnisação nem agradecimentos.

Eis aqui quanto aos factos senenos; passamos aos outros.

O Sr. Molinari veio buscar nas columnas do Messenger algarismos para os dous quaes concluiu que as plantações de café estão em plena decadencia: a conclusão não é nossa.

De même, nous avions parlé à plusieurs reprises des Clubs de Lavoura, en montrant que pour la plupart ils reconnaissaient la fin prochaine de l'esclavage comme une nécessité; et nous avions insisté surtout sur les efforts pratiques des fazendeiros de St. Paul qui, par l'immigration et la colonisation de la terre cultivée, ont déjà presque résolu la question de main-d'œuvre.

Nous avons rendu justice à ces grands propriétaires qui ont déjà tant fait pour le progrès des engenhoos ou des voies de communication; mais, nous n'avons pas dit, et nous ne pouvions pas dire que les Clubs de Lavoura avaient été institués dans le but de hâter l'émancipation.

Quant aux quelques phrases relatives au nativisme, que M. de Molinari veut bien nous emprunter, elles ont été écrites au moment où un député refusait aux étrangers et notamment à un commissaire de café, M. Ramalho Ortigão, le droit de discuter les questions de commerce, de main-d'œuvre et de production auxquelles leurs intérêts sont intimement mêlés; elles ont été écrites au moment où le chef abolitionniste le plus important et le plus justement écouté, M. Nabuco, faisait une conférence pour défendre l'idée du Brésil se suffisant lui-même — *o Brazil dos brasileiros*; et, aujourd'hui comme alors, nous pensons que cette idée du Brésil fermé est nuisible à l'avenir du pays; aujourd'hui comme alors nous pensons que les difficultés actuelles de main-d'œuvre, d'esclavage et d'immigration, n'existeraient pas si le nativisme n'avait empêché de donner suite aux projets si sages et si complets qui furent formulés par exemple en 1857, par le marquis d'Olinda.

En disant, en écrivant cela, nous savons que nous froissons des préjugés tenaces, qui heureusement chez beaucoup sont en voie de disparaître; et nous voulons aussi montrer combien elle est difficile la tâche de ceux qui veulent parler du Brésil, tel qu'ils le voient, tel qu'il existe. Ils risquent de ne satisfaire ni les uns, ni les autres; et, ce qui est plus grave, ils risquent de ne pas être compris, l'action de quelques-uns pouvant rester insuffisante. Mais ils croient remplir un devoir; et tant qu'ils le pourront ils continueront, croyant ainsi, s'ils sont comme nous étrangers, employer le meilleur moyen de se montrer reconnaissants de l'hospitalité du Brésil.

LES COLONIES DU BRÉSIL

Le Guide de l'immigrant publié par les soins du ministère de l'agriculture, contient des parties intéressantes, que nous jugeons utile de reproduire parce qu'elles montrent bien ce qui a été déjà fait. En Europe, on ne connaît guère que les anciennes colonies de Rio-Grande ou de Sainte Catharine; et même à ce point de vue restreint, la publication que nous commençons a donc une utilité.

Nous nous réservons, du reste, de faire, à propos de certaines colonies, les remarques utiles.

NOTICE SUR QUELQUES COLONIES DE L'ÉTAT

Le Gouvernement Impérial a dépensé, jusqu'à l'année 1878, des sommes considérables pour développer la colonisation du pays.

Assim tambem tinhamos fallado reiteradas vezes dos Clubs de Lavoura, fazendo ver que a maior parte r conheco como uma necessidade a proxima extincção da escravidão; e alem do mais insistimos sobre os esforços praticos dos fazendeiros de S. Paulo, que já estão com a questão de mão de obra quasi resolvida pela imigração e pela colonisação da terra cultivada.

Fizemos justiça a esses grandes proprietarios que já fizeram tanto pelo progresso dos engenhoos e das vias de communicação, mas não dissemos, e nem postamos, fazel-o, ou que os Clubs de Lavoura tinham sido instituioos com o intuito de apressar a emancipação.

Quando à paternidade que nos dá o Sr. Molinari das phrases relativas ao nativismo, ellas foram escriptas quando um deputado recusava aos estrangeiros, e sobretudo ao Sr. Ramalho Ortigão, o direito de discutir questões de commercio, mão de obra e produção, a que se acham intimamente ligados os seus interesses; foram escriptas quando o mais importante chefe abolitionnista, o Sr. Joaquim Nabuco, fazia uma conferencia para defender a idéa de ser o Brazil sufficiente a si mesmo: o *Brazil dos brasileiros*; e hoje, como n'esse tempo, pensamos que a idéa do Brazil fechado é prejudicial ao futuro do paiz; hoje, como então, pensamos que as difficuldades actuaes de mão de obra, de escravidão e de imigração não existiriam se o nativismo não tivesse impedido de dar andamento a projectos tão completos que foram formulados, como, por exemplo, o de 1857, do Marquez de Olinda.

Dizendo e escrevendo estas cousas, sabemos que vamos atritar preconceitos tenazes, que felizmente vão já desaparecendo d'entre muitos; e queremos ao mesmo tempo pôr bem patente queo difficil é a tarefa d'aquelles que querem dizer exactamente sobre o Brazil tal como vèem, tal como o ouvem. Obm isso correm o risco de não satisfazer a ninguém, e o que é mais, correm o risco de não ser comprehendidos, porque a ação de alguns poucos é insufficiente. Creém, porém, cumprir um dever; e enquanto pudermos não de continuar, porque, se são, não, estrangeiros, acham assim o melhor meio a empregar para se proverem o seu reconhecimento pela hospitalidade que encontraram no Brazil.

AS COLONIAS DO BRAZIL

O Guia do Immigrante, publicado graças aos cuidados do ministério da agricultura, contém trechos interessantes cuja reprodução julgamos útil, porque mostram, bem o que já ha feito, na Europa apenas as antigas colonias do Rio Grande do Sul ou de Santa Catharina são conhecidas, e mesmo n'este ponto de vista restricto, a publicação que encetamos tem alguma utilidade.

Demais, temos em mente fazer algumas observações, que julgamos uteis, respeito de certas colonias.

NOTICIA SOBRE ALGUMAS POVOAÇÕES COLONIAES DO ESTADO

O Governo Imperial empregou até o anno de 1878 sommas consideraveis para desenvolver a colonisação no paiz.

Charles LOMON

le Pont-Nouf, et tu peux raisonnablement espérer un héritage de deux cent mille francs dans une vingtaine d'années. Voilà le bien.

— Ce serait encore l'aisance pour beaucoup, dit la jeune fille sans s'é-mouvoir. Il me semble que je n'ai pas été tellement gâtée que je doive me montrer difficile.

— Tu crois ça? reprit vivement M. Mouris. Encore une erreur. Pour une fille comme toi, née d'un père comme moi, élevée comme tu l'as été, la misère est supportable, la médiocrité bourgeoise ne l'est pas. Sais-tu pourquoi? Elle s'appelle l'ennui. La misère peut être gaie. N'avoit rien, c'est espérer tout. Rien ne donne de beaux rêves comme le pain sec. Mais le pot-au-feu! Tu n'y tiendrais pas huit jours. La misère est poétique. Vois les héros de roman: tous geux ou princes, quand ils ne sont pas geux et princes. Veux-tu rester fille, manger du pain sec dans un grenier, devenir peut-être une grande artiste? Soit. Veux-tu briller, jouer, charmer, entendre dire que tu as du génie? Epouse l'amiral. Mais être la femme d'un petit avocat, habiter un appartement de douze cents francs, élucubr les comptes de ta cuisinière, et recommander le linga de ton mari! Je t'embrassais pas ma fille!

L'AMIRALE

— Je ne vous ai pas demandé conseil, fit sèchement la jeune fille.

— Le petit Mairan, continua son père sans se fâcher, est parti le cœur tout gros, parce que sa mamam a bondi à l'idée de voir entrer dans son illustre famille. Elle l'a envoyé en Amérique avec les fermes espoir qu'il t'y oublierait; et ça n'a rien d'in vraisemblable cependant, je suppose qu'il revienne. Sais-tu que ça la mère? Quinze mille mille francs.

— C'est pas mal, dit le père, mais ça n'est pas tout.

— Pourquoi? dit la jeune fille.

— Pourquoi? dit le père, parce que ça n'est pas tout.

— Pourquoi? dit la jeune fille.

— Pourquoi? dit le père, parce que ça n'est pas tout.

— Pourquoi? dit la jeune fille.

— Pourquoi? dit le père, parce que ça n'est pas tout.

pour une réalité vulgaire à des rêves d'opulence longtemps caressés.

— Pierre n'est pas un héros de roman, mais c'est un cœur droit, simple et fier. Je renoncerais plus facilement à son amour qu'à son estime. Il a ma parole, je la tiendrai.

— A ton aise. Je m'en lave les mains. Et comme j'aperçus ta future belle mère, je te laisse aux doux de sa conversation, s'écria M. Mouris, avec une colère plus apparente que réelle.

En effet, il considérait secrètement Mme Mairan comme un puissant auxiliaire, et tout en se retirant avec de grandes démonstrations de mauvaise humeur, afin de lui laisser le champ libre, il se disait que, grâce à elle, peut-être tout n'était pas encore perdu.

Louise, malgré la fermeté de sa défense, n'était pas restée insensible à ses attaques. Elle en distinguait très bien la côté sérieux. Elle avait elle-même prédit à Pierre, le résultat probable de sa persistance et de sa faiblesse. Le maître Janger qu'elle courait était de voir le jeune homme revenir au bout d'un an parfaitement guéri d'une passion née et grandie en une heure. Et s'il lui demandait néanmoins l'accomplissement de sa promesse, par un resé d'amour, par probité de cœur, par pitié peut-être, combien de temps mettrait-il à regretter l'union fatale pour lui et pour elle, qui

and elle le revoyait par la fenêtre, son regard noyé de larmes serrait les siens, et se rappelait sa voix, à distance cette espèce de

fascination qui l'avait jeté palpitant et presque malgré elle dans ses bras. L'admirateur brûlant de son baiser lui revint aux lèvres. Elle se sentit incapable de songer à autre chose qu'à son amour. Après tout, elle s'était donnée; elle avait accepté un rôle de soumission; elle appartenait, pour la première fois, et cette pensée: avoir un maître, était pour elle d'un très grande douceur. Elle n'avait plus ni le droit, ni le pouvoir, de décider de son sort. C'était à lui d'ordonner; à elle de rester digne de lui.

Ces réflexions l'avaient absorbée pendant que Mme Mairan se dirigeait vers elle. La lenteur de sa démarche n'annonçait pas beaucoup d'empressement. Mais Louise, en ce moment, éprouvait un tel besoin de s'appuyer et d'ouvrir son cœur, qu'elle se fit jeter dans ses bras, si la moindre parole ou le moindre geste eussent sollicité son abandon. Malheureusement ces choses ne se commandent point. Malame Mairan venait de bonne foi avec la ferme résolution de tenir sa promesse et d'accomplir jusqu'au bout ce qu'elle considérait comme le plus pénible des devoirs. Il était difficile, dans ces conditions, que l'émotion sympathique qu'elle éprouvait pour elle, d'autant plus éloignées l'une de l'autre qu'elles avaient un fond commun d'énergie, de droiture, et de loyauté.

— Mon fils, mademoiselle, commença Mme Mairan sans pouvoir se décider à lui tendre la main, ma charge pour vous d'un de vos devoirs. Elle n'était pas un héros de roman, mais c'était un cœur droit, simple et fier. Je renoncerais plus facilement à son amour qu'à son estime. Il a ma parole, je la tiendrai.

— A ton aise. Je m'en lave les mains. Et comme j'aperçus ta future belle mère, je te laisse aux doux de sa conversation, s'écria M. Mouris, avec une colère plus apparente que réelle.

En effet, il considérait secrètement Mme Mairan comme un puissant auxiliaire, et tout en se retirant avec de grandes démonstrations de mauvaise humeur, afin de lui laisser le champ libre, il se disait que, grâce à elle, peut-être tout n'était pas encore perdu.

Louise, malgré la fermeté de sa défense, n'était pas restée insensible à ses attaques. Elle en distinguait très bien la côté sérieux. Elle avait elle-même prédit à Pierre, le résultat probable de sa persistance et de sa faiblesse. Le maître Janger qu'elle courait était de voir le jeune homme revenir au bout d'un an parfaitement guéri d'une passion née et grandie en une heure. Et s'il lui demandait néanmoins l'accomplissement de sa promesse, par un resé d'amour, par probité de cœur, par pitié peut-être, combien de temps mettrait-il à regretter l'union fatale pour lui et pour elle, qui

dire qu'à son retour je le laisserais libre d'agir selon son cœur et sa raison.

Elle se croyait bienveillante de bonne foi, presque tendre et maternelle. Elle ne sentait que l'effort qu'elle faisait pour trouver et prononcer de telles paroles, et ne se rendait pas compte de cette apreté d'accent qui, pour une oreille délicate, les faisait plus dures que d'amars reproches. Louise, péniblement impressionnée, se rendait pourtant compte de cette bonne volonté de ne pas lui paraître hostile. Elle voulait lui en savoir gré. Après tout, c'était une conquête à faire.

— Vous êtes bonne, madame, dit-elle en employant les notes les plus douces d'une admirable voix. Je sais que j'ai bien des choses à me faire pardonner. Je tâcherai d'y réussir, je jure en votre indulgence.

Elle lui eût volontiers tendu son front; mais Mme Mairan n'appoint point ses caresses et ne paraissait point les désirer. On eût dit plutôt qu'elle remplissait une sorte de mission étrangère à ses intérêts personnels. Elle faisait ce qu'elle pouvait. Le vent de mer, qui venait de se lever, commençait à souffler avec force, et tout en parlant, elle regardait au large, soulevée par les puissantes vagues de l'Atlantique, à des centaines de lieues déjà, et toujours plus loin, qui emportait son fils.

C'était pour cette raison qu'il était parti. Cela fut le fond, le thème invariable de sa rêverie. Elle n'était pas un héros de roman.

— Pourquoi? dit la jeune fille.

— Pourquoi? dit le père, parce que ça n'est pas tout.

j'imagine; je dirai: que j'espérais, pour être franche. Il n'y a rien là qui doive vous blesser, mademoiselle. Je rends justice à votre esprit comme à votre beauté. Ma seule crainte est que, avec tant de mérite; vous de vous trouviez un peu à l'étroit dans un genre de vie médiocre; le seul que mon fils puisse vous offrir.

— Celui que j'ai mérité jusqu'ici, dit Louise avec une sorte de gaieté mélancolique, n'est pas fait pour me préparer des déceptions.

— Vous avez été courageuse contre le sort, je le sais. Mais, à votre âge, l'espérance a des ailes. Votre jeunesse, votre talent, vous ouvriront plus d'une perspective brillante. Y renoncerez-vous sans regret?

Malgré elle, Mme Mairan se laissait entraîner à plaider la cause de son fils de façon à mettre en évidence son peu de désir de la gagner. Pas une de ces nuances n'était perdue pour Louise. Elle en souffrait. M. Mouris n'avait pas tort de considérer la mère du fiancé de sa fille comme sa meilleur allié. Il eût gressé de rendre leur mariage tout jamais possible.

Malgré tout, elle ne dédaignait pas l'assurance de son père.

— Pourquoi? dit la jeune fille.

— Pourquoi? dit le père, parce que ça n'est pas tout.

— Pourquoi? dit la jeune fille.

— Pourquoi? dit le père, parce que ça n'est pas tout.

— Pourquoi? dit la jeune fille.

— Pourquoi? dit le père, parce que ça n'est pas tout.

— Pourquoi? dit la jeune fille.

— Pourquoi? dit le père, parce que ça n'est pas tout.

— Pourquoi? dit la jeune fille.

— Pourquoi? dit le père, parce que ça n'est pas tout.

— Pourquoi? dit la jeune fille.

